

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

L'Abbeille.

13ème Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

13ème Année.

VOL. XIII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 19 FEVRIER, 1880.

No. 23.

Les deux Aiguilles.

Dans une vieille horloge, on voyait deux jumelles Aiguilles par état, en guerres éternelles.
— Allons, disait la grande, apprends donc à courir. Tu lenteur m'assasine et tu me fais mourir. Ma chère, le cadran c'est l'affaire d'une heure. D'accord il faut aller en commune demeure."
— "C'est à toi de marcher comme moi posément," Répliquait la plus courte. "A quoi bon ce tourment ? Te t'agites bien trop": on dirait une danse. Grave comme un clocher, vols comme je m'avance. Sans paraître bouger, je fais un tour complet, C'est un vrai tour de force." — "Oui, miracle parfait Il fallait moins de temps à pareille magie. Moi, j'ai le malheur de mourir que vivre en léthargie, Vols comme je m'y prends; il s'agit de vouloir. Au public ce serait si charmant de nous voir !"
— "Si le public nous blâme, eh bien! qu'il se promène. Je n'ai point pour lui courir à perdre haleine. Après tout, qu'en sais-tu ? Pourquoi vient-on nous voir ? Est-ce pour t'admirer si prompt à te mouvoir Ou pour rire de moi ? Qui sait si l'on y pense ? Celui qui nous posa semblait avoir prudence. Il donna le signal : tu courras, je marchai. Il nous vit, laissa faire et n'en fut point fâché. Procéder autrement lui plairait-il ? J'en doute."
— "Quel ennuyeux régime!" — "Et pourquoi? Somme toute, Chacun a son emploi sous le bien firmement Et si chacun s'y met, tout le monde est content"

2122

Les Chartreux.

(Suite.)

Au sortir de la bibliothèque on entre dans l'Eglise qui est du style gothique. La comme dans toutes les chartreuses, paraît-il, on ne saurait trouver que deux tableaux : l'un représente St Bruno, l'autre St Jean-Baptiste, patron de l'Ordre. Les visiteurs ne sont admis qu'au jubé, d'où ils ne peuvent voir que la nef et l'extrémité du chœur qui en est séparé par une cloison en bois. L'autel est en marbre et d'une très-grande beauté.

C'est aussi au jubé que l'on peut assister à l'office de nuit. Rien ne saurait donner une idée complète de la grandeur du spectacle que présente cet office. A minuit une porte s'ouvre, et l'on voit entrer les moines les uns à la suite des autres portant chacun un petit fanal allumé. Ils vont tour à tour sonner un coup de cloche puis entrent dans le chœur qui s'illumine graduellement d'une lumière plus grande et plus vive. L'office commence. La psalmodie qui se fait sur un ton grave, est lente et monotone. On se sent d'abord comme surmonté par l'étonnement; rien n'est plus grandiose que cet instant; les saintes pensées assiégent le cœur, l'émotion s'empare de l'âme qui se berce dans une douce et salutaire mélancolie. Les longues heures

de l'office passent comme une vision et laissent dans l'âme un souvenir, une trace éternelle.

Tous les chartreux en communauté ne peuvent être vus qu'au jour de *spacimen*, où le touriste peut les voir défiler devant lui, l'air joyeux et marchant appuyés sur un bâton ferré. On entend par *spacimen*, le jour du congé et de la promenade, qui est ordinairement le lundi.

Des milliers de voyageurs visitent chaque année la Grande-Chartreuse. Les aumônes qu'ils ne manquent jamais de laisser en partant, constituent un des principaux revenus de la communauté, revenu toujours employé à des œuvres de charité.

La Grande-Chartreuse n'appartient pas aux Chartreux mais au gouvernement français qui s'en est emparé en 89; les Chartreux n'en sont que les locataires. Elle est à 1,013 mètres au-dessus du niveau de l'Océan: le sommet du grand Som est à 2,030m.

* *

MONTREUIL.

La Chartreuse de Montreuil, que l'on appelle encore Notre-Dames-des-Près, est située à environ un mille de la ville de Montreuil, dans le département de Calvados. Bâtie depuis quelques années à peine, dans un vaste bocage, elle offre un magnifique coup-d'œil. Le chemin qui y conduit est bordée de belles rangées d'arbres. Longtemps avant d'y arriver, on aperçoit le clocher de l'Eglise et celui du beffroi, s'élançant du sein des arbres dont le feuillage semble leur servir de couronne, et à travers la forêt on distingue les murs blancs du cloître. L'air embaumé, la fraîcheur matinale qui semble toujours y régner, le contour gracieux des édifices tout y respire la douce gaieté, le charme enchanteur, la paix profonde du cloître.

Cet air grave et sévère qui caractérise la Chartreuse de Grenoble y a disparu. Notre-Dame-des-Près a un air plus mondain, si je puis me servir de cette expression en parlant d'une cloître et surtout d'un cloître de chartreux, et pourtant la règle est la même: c'est un peu comme l'homme du monde portant sous des habits dorés le cilice cruel qui déchire ses chairs.

Là, souvent les cris rauques et le bruit sourd d'un convoi viennent, comme un écho affaibli des choses du monde, troubler les méditations et les prières des moines. En arrivant le voyageur sonne, un bon frère, le sourire sur les lèvres, vient ouvrir. On demande le coadjuteur, que l'on attend dans un petit parloir qui a pour tout meuble quelques chaises de bois. Bientôt un homme à la figure mâle, au pas militaire, se présente, c'est le coadjuteur. Celui qui remplit aujourd'hui ces fonctions est un ancien militaire qui n'a pas dépouillé, en prenant le froc, le port et la gaieté du soldat. Ils s'informent de votre nom, de votre pays, et ne manquent jamais de vous demander si vous venez vous faire moine. Pendant cet entretien le repas se prépare en tout comme à Grenoble. Là, comme dans toutes les Chartreuses, il y a des chambres pour recevoir les visiteurs, chambres sans ornements inutiles mais peut-être plus confortables que celles de Grenoble.

Notre-dame-des-Près est beaucoup moins vaste que la Grande-Chartreuse. Il serait superflu d'en donner une description détaillée. Comme dans toutes les Chartreuses il n'y a pas d'horloge, c'est le beffroi qui sonne l'heure.

Mais ne nous éloignons pas sans visiter la cellule d'un des premiers chartreux canadiens le père Dom Corneille, dont la mémoire est encore si vivace parmi nous. Il est le modèle de la communauté. Tout en lui respire la vertu dont la candeur semble écrite sur son front, dans son regard et surtout dans la franche et naïve gaieté de ses paroles.

* *

SELIGNAC.

La Chartreuse de Sélignac est bâtie dans un vallon sauvage du département de l'Ain. On prend à Bourg, chef-lieu du département, un convoi qui conduit en deux heures à la gare de Simandre. Le reste du trajet se fait en voiture et dure environ une heure. Notons en passant, la manière dont les cochers excitent leurs chevaux en France. Ils se tirent du fond de la gorge et de la poitrine un cri rauque qui imite le son de la voyelle *i*. Si Charles-Quint eut visité la France, il aurait bien vu que ce n'est pas en anglais que l'on parle

aux chevaux, mais qu'en France ils n'obéissent qu'à un commandement fait dans la langue de Cicéron. Mais nous voilà sur la route de Sélignac. On y arrive par un chemin détourné qui semble se refermer sur nous dès qu'on est entré dans le vallon. A trois ou quatre arpents de la Chartreuse, la route se bifurque, l'une des branches conduit à la commune de Chevanes, l'autre à la Chartreuse elle-même. A cet endroit s'élève une pyramide en pierre surmontée d'une croix. Sur la base on lit ces vers :

En avant.

" Mortel, qui que tu sois, en passant ton chemin,
" Remets ton cœur au pied de ce signe divin ;
" Jamais l'auteur de la nature
" De la fragile créature
" N'entendit la prière en vain."

A droite.

" L'être suprême a dit en créant l'espérance :
" A mes yeux désormais les mortels sont égaux,
" Viens donc, le cœur soumis et plein de confiance,
" Déposer à ses pieds tes fautes et tes maux."

A gauche.

" Arrête ici tes pas, que ton front s'humilie ;
" Sur cette croix divine un Dieu fut immolé,
" Il l'écoute, il te voit, chrétien, adore et prie.
" Quels que soient tes malheurs, tu seras consolé."

Rien ne saurait peindre le saisissement qui s'empare du cœur à la vue de cette Chartreuse qui repose dans le silence de la forêt.

L'édifice principal est un antique châteaueu que les moines ont payé fort cher. Dans une des salles, on distingue encore les figures indécises d'oiseaux, d'animaux, etc., victimes ordinaires d'une bonne chasse, gravées sur les murs.

Aucun bruit ne vient troubler la solitude, sauf le grondement monotone d'un torrent qui baigne les murs du jardin.

Le cimetière, qui est au centre du cloître, est entouré d'une haie de poimiers.

Dans l'église on remarque surtout l'autel qui est d'une grande beauté.

Telles sont les trois Chartreuses que nous avons entrepris de visiter. Il ne nous reste plus qu'à pénétrer plus intimement dans le cloître, à nous identifier avec la vie du chartreux. C'est ce que nous ferons dans un prochain article, grâce à des renseignements recueillis sur les lieux mêmes.

BRUNO.

(à continuer.)

L'Abaille.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 19 FÉVRIER 1880.

Le cerveau et ses fonctions.

On s'étonnera peut-être de nous voir analyser l'agréable et savante conférence donnée jeudi soir, par M. le docteur A. Vallée, professeur à l'Université. Le cerveau et ses diverses fonctions n'est

certainement pas un sujet à notre portée, et pour trouver de justes appréciateurs, il faut trait des hommes versés dans l'étude de la physique, de la chimie et surtout de la médecine.

Cependant, grâce à la clarté de pensée et d'expression du docte professeur, nous risquerons une certaine vue d'ensemble qui pourra donner à tous, au moins une idée de l'objet de cette intéressante conférence.

De toutes les parties du composé humain, il n'en est certainement pas de plus belles ni de plus importantes que le cerveau. En effet, outre la merveilleuse délicatesse de son organisation, le cerveau est encore l'instrument par lequel se manifestent les plus nobles facultés dont l'homme ait été départi par son Créateur, la pensée, la volonté, la sensibilité et l'intelligence. L'expérience et des observations attentives ont prouvé que les diverses opérations intellectuelles, cessent quand le cerveau est détruit ou profondément lésé. Alors il arrive ce que l'on voit généralement dans une machine quelconque dont les éléments sont brisés; il n'y a plus d'harmonie, l'accord est impossible, l'ordre et le fonctionnement régulier n'existe plus : le pauvre individu est frappé d'idiotisme ou d'imbécillité.

Puis donc que l'homme, comme l'a dit de Bonald, est un être servi par des organes, il s'en suit que la pensée, l'intelligence qui ont leur siège dans le cerveau doivent se servir, comme moyen d'opération, des divers organes dont celui-ci est composé.

Le conférencier a défini le cerveau, l'ensemble des fibres et des cellules nerveuses renfermées dans la cavité crânienne; au service du cerveau sont les nerfs sensitifs et moteurs qui tous ont une participation dans la manifestation de la pensée.

Le cerveau, ou pour parler plus techniquement, la masse cérébrale est formée de deux substances; l'une extérieure, que l'on appelle *substance grise*, l'autre intérieure, la *substance blanche*. Ses principales parties sont, les deux hémisphères cérébraux à qui est dévolue, dit-on, la fonction très-importante de servir d'organes aux facultés de l'âme et de l'intelligence.

Puis vient le cervelet ayant lui aussi ses fonctions propres. Pendant que nous y sommes, pourquoi ne pas mentionner le pont de Varole, les tubercules quadrijumeaux, le bulbe rachidien, même la glande pinéale, dans laquelle, paraît-il, le méthodique Descartes avait mis le siège de l'âme? Evidemment notre enveloppe crânienne est richement, abondamment meublée, et la qualification de *cerveau vide* est un non-sens, une impossibilité. Que serait-ce donc si nous énumérions les ramifications nerveuses qui

communiquent avec l'encéphale, les nerfs optiques, acoustiques, et surtout la moëlle épinière et le grand sympathique, qui, en dépit son nom attrayant, joue dans l'économie humaine le rôle très-humble mais très-utile de veiller à la digestion, à la respiration, etc.

Les rapports intimes de l'âme et de ses facultés avec le cerveau ont donné l'idée de plusieurs systèmes, dont le plus connu entre tous est la *phrénologie* de Gall. D'après ce savant suisse, les talents, les propensions de chaque individu se dénotent par des bosses, placées en certains endroits du crâne, à tel point qu'il suffit de palper l'enveloppe céphalique pour affirmer l'existence de tel ou tel penchant, de telle qualité ou de tel défaut.

Ce système succombe sur le terrain des faits. Pourtant il avait tellement captivé le célèbre Gall, qu'il alla même en toute certitude, augurer du talent et du génie de Moïse par l'examen d'un portrait du prophète!

Après ces considérations théoriques, présentées malgré leur aridité réelle avec un intérêt saisissant et soutenu, le conférencier montra, par une citation des plus heureuses du Dr Chauffard, que l'anatomie, malgré une tendance apparente au matérialisme, s'arrête, croyante, devant une autre puissance qui échappe à ses observations: c'est la substance immatérielle, c'est l'âme immortelle. Cette puissance, quelle qu'elle soit, ne s'ancrant pas et les derniers restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint, ne font qu'en révéler mieux la force et la grandeur. Ainsi donc, et c'est l'heureuse conclusion de cette belle conférence, l'anatomie, la médecine apportent aussi leur contingent à la preuve de nos destinées éternelles.

La médecine et la philosophie spiritualiste ne sont pas deux ennemis. Avec quelques concessions de part et d'autre, l'entente sera toujours parfaite. " Plût à Dieu, s'écriait Leibnitz, que les médecins philosophassent et que les philosophes médecinassent!"

A propos d'abonnement.

Nous ne pouvons résister à la tentation de publier la lettre suivante que nous recevons d'un de nos plus fidèles abonnés. Plusieurs de nos lecteurs qui ont quelques petits reproches à se faire au sujet de leur abonnement, en tireront, nous en sommes sûr, un grand profit pour eux et pour nous; surtout s'ils ont la chance de vendre eux aussi leurs patates, ce que nous leur souhaitons de grand cœur.

T....., 8 février 1880.

Monsieur l'agent,

Je vous envoie un peu tard le prix de mon abonnement, je n'avais pas encore

vendu mes patates. Les patates : c'est une question vitale à T.....

Et dire que pour quelques-uns de ces chétifs tubercules, je reçois un beau gâteau de miel que me sert l'Abcille, une fois par semaine et pendant un an !!! Il n'y a que votre abeille qui puisse ainsi changer les patates en miel.

Un de vos lecteurs les plus ardents.

Nouvelles locales.

Il n'y a pas de cours public cette semaine à cause des exercices de la neuvième qui se fait tous les soirs à la Basilique. Les sermons sont donnés par le R. P. Dazé, O. M. I.

Mardi prochain s'ouvrent les Quarante-Heures au Séminaire. En conséquence il n'y aura de cours public que jeudi soir.

Ce soir, si l'on en croit certains rumeurs, nos confrères de la physique nous donneront la soirée annuelle de lanterne magique. C'est un moyen excellent de rendre aimables et la science et les savants.

Premiers.

Physique.

Philosophie.

Mathématiques.

Géométrie plane.

Rhétorique.

Thème latin.

Seconde.

Version latine.

Troisième.

Thème latin.

Narration française.

Version latine.

Trisification.

Narration française.

Version latine.

Cinquième.

Version latine.

Méthode.

Version latine.

Sixième.

Instruction religieuse.

Histoire.

Exercice français.

Version latine.

Septième.

Exercice français.

Eléments latins.

La Société Laval.

A la dernière séance, la tribune a été occupée par M. A. Gosselin qui nous a lu une dissertation philosophique sur le scepticisme. Ce sujet d'un abord peu riant peut-être pour ceux que la philosophie n'a pas encore initiés à tous les

secrets de sa dialectique, avait revêtu sous la plume habile de M. A. Gosselin une forme originale et adaptée à tous les goûts. Nous avons pu admirer dans ce travail une argumentation solide et bien enchaînée, des preuves parfaitement choisies et présentées avec beaucoup de force et de chaleur : le fragile échafaudage construit à si grands frais par le sceptique, a été démantelé pièce à pièce et réduit au néant. Si les arguments nous avaient été donnés avec toute la sécheresse et l'aridité de la forme syllogistique, les philosophes seuls auraient pu y trouver quelque charme ; mais l'auteur avait su prévenir cet inconvénient, trop commun peut-être dans les ouvrages de ce genre, en revêtant son argumentation d'un style pur et élégant, de tournures neuves et piquantes, de sentiments nobles, de pensées brillantes, en un mot de tout ce qui peut charmer le littérateur. Ce travail d'un mérite réel au point de vue littéraire comme au point de vue philosophique, fait beaucoup d'honneur à la Société Laval. Cependant elle craint une chose, c'est le ressentiment de sa sœur l'Académie St-Denys qui se voit ainsi enlever les prémices d'une offrande primitivement destinée à elle seule : espérons toutefois que l'Académie pardonnera à sa sœur cadette ce glorieux larcin.

Le concours pour le prix Taschereau est maintenant ouvert et nous allons avoir tout une série de travaux remarquables sur notre beau pays et son histoire. Tel est en effet le terrain sur lequel doit se faire la lutte. Espérons que les membres contribueront généreusement à l'achat de ce prix, afin qu'il soit digne du vainqueur, et digne surtout de porter le nom du premier directeur de notre société.

Nécrologie.

M. l'abbé M.-F. Catellier a été enterré mardi matin, à 9 heures, à l'Hôpital-Général. Il était né le 6 avril 1829, à St-Valier ; son père était M. P. Catellier, et sa mère Dame M. Marceau, sœur de feu l'abbé S. Marceau, ancien cure de St-Simon. Après ses études littéraires et théologiques au Séminaire de Québec il fut ordonné prêtre à Québec le 22 septembre 1855 et nommé au vicariat de St-Roch. En 1859, il fut transféré à la cure de St-Georges Gallion qu'il occupa jusqu'en 1878, où le mauvais état de sa santé le força à abandonner le saint ministère. Il vivait depuis lors à l'Hôpital-Général.

M. l'abbé Catellier était frère de M. L. Catellier, M. D., médecin interne à l'Hôpital de la marine et professeur à l'Université.

Les Hurons.

A l'occasion de la récente visite des Hurons à Spencer-Wood, les journaux

de cette ville s'étant plu à faire l'éloge de cette tribu, un ami de notre feuille nous communique l'extrait suivant d'un discours prononcé à la Société Laval.

"Où, toi, de toutes les tribus indiennes de l'Amérique la plus fidèle à Dieu et à la France, tu mérites que le vrai canadien, le canadien au cœur catholique et français, te respecte et t'honore. Depuis le jour où l'immortel de Champlain, te jugeant digne de l'alliance française, affronta pour toi la féroce et la perfidie de l'Iroquois ; depuis le jour où, comprenant le dévouement héroïque des missionnaires du Christ mieux que les peuples les plus civilisés de notre temps, tu fis, aux genoux du ministre de Dieu, ton acte de foi à l'Eglise catholique ; depuis ce jour rien n'a été capable d'ébranler un seul instant ta fidélité à Ononthis et à la Robe-Noire. En vain l'enfer, dans sa rage de te voir ouvrir les yeux à la lumière, suscita-t-il contre toi les supercheries des jongleurs et l'insigne bassesse de ces hommes, qui, par l'amour du lucre, perdent lâchement l'âme de leurs frères pour quelques gouttes d'eau-de-vie : réunie autour de tes pasteurs, et les mains élevées vers le ciel, tu dis à Dieu cette sublime parole : je crois ! En vain le spectre hideux de l'Iroquois, soudoyé par un perfide ennemi, se lève-t-il sans cesse contre toi assassinant et massacrant, dans une infâme boucherie, l'élite de tes guerriers ; mère desolee, tu viens, dépouillée, sans armes, n'ayant plus que quelques troncs morcelés de ta redoutable puissance d'autrefois, consacrer aux Français, et à leur Dieu devenu le tien, les derniers instants de ton existence.

"Français, leur dis-tu, voyez où m'a réduite ma fidélité pour vous ! Tant que mon bras a joui de sa vigueur, j'étais dans le pays de mes ancêtres, résistant de tout mon pouvoir à l'injuste agression de mes ennemis et des vôtres, mais, aujourd'hui, les derniers soupirs de mes missionnaires martyrs, les ruines fumantes de mes bourgades, la terre berceau de ma race, couverte du sang et des cadavres des miens, tout cela atteste assez l'état affreux où m'a réduite la fureur de mon ennemi ; j'ai dû quitter ce sol qui m'était si cher, où je combattais si efficacement la puissance de l'Iroquois ; j'ai dû laisser, hélas ! cette terre chérie, qui a nourri mes enfants jusqu'à ce jour, et c'est sous votre drapeau, Français, si vous daignez accéder à mes vœux, que mon implacable ennemi viendra prendre les dernières gouttes de mon sang. Auprès de vous, comme aux jours de ma force, je pourrai mourir, mais vous trahir jamais !

"Nos pères comprirent, Messieurs, toute la sincérité de cette prière d'une nation héroïque au jour de sa défaite ; et de ce jour, le Français et le Huron, si étroitement unis déjà, furent désormais liés inseparablement l'un à l'autre. Et certes les événements si divers qui ont depuis passé sur le Canada, bien loin d'affaiblir cette union, ont dû la resserrer encore davantage. Oui, les Hurons doivent beaucoup aujourd'hui aux Cana-

diens-Français parcequ'ils en ont toujours été traités comme de véritables frères, parcequ'il est des Canadiens-Français que leur sont venus ces pasteurs dévoués qui les ont dirigés jusqu'à ce jour dans le chemin de la vertu, parcequ'il est des Canadiens-Français que leur sont venus ces droits de propriété et cette liberté d'administration, qui en font presque une tribu indépendante au milieu de nous; parcequ'il est des Canadiens-Français enfin qui ont défendu avec le plus d'ardeur les privilèges indiens devant les prétentions d'un avide conquérant! Mais, de son côté, le Canadien-Français doit aussi beaucoup à cette brave nation. C'est appuyés sur l'alliance du Huron que nous avons commencé à vivre sur les bords du St-Laurent; c'est confiants dans la foi et le courage du Huron que nos Pères entreprirent ces expéditions hardies, si glorieuses pour les armes françaises, et qui tinrent si longtemps en respect la puissante Albion; et de nos jours encore nous trouvons chez le Huron la même foi, la même prédilection invincible pour tout ce qui est français.

“ Soyons donc généreux, Messieurs, envers ces amis si fidèles de notre religion et de notre nationalité; et puisque, dans la célébration annuelle de notre fête nationale, comme dans toutes les grandes démonstrations publiques, on se fait un devoir d'associer les Hurons à l'allégresse universelle, ne craignons pas, pour notre part, de leur rendre, en toutes circonstances, le glorieux témoignage qui leur est dû, et montrons-nous jaloux de les regarder et de les traiter comme nos frères.”

CANAWICHEN.

Dieu vous le rende!

I. — LES GANTS.

Le 27 novembre 1870, un froid excessif régnait à Paris. La ville entière portait le deuil. La faim et le froid entouraient tous les logis, l'air était déchiré par les détonations de l'artillerie. Des flocons de neige tourbillonnaient, chassés par une bise glaciale. Les passants, mornes et silencieux, hâtaient le pas. Tous enveloppés de manteaux, semblaient fuir dans le brouillard.

Cependant, un homme marchait lentement, dans une sorte de recueillement. Il était vêtu d'une capote militaire; sur sa tête, un képi, recouvert de toile cirée, cachait à peine ses cheveux grisonnants: on devinait un officier de la ligne, à son pantalon garance, mais rien n'indiquait son grade. Il venait du boulevard Malesherbes, laissant la Madeleine à sa gauche et se dirigeant vers le Grand-Hôtel, dont l'ambulance recevait tant de blessés. On lisait sur la figure de cet officier toutes les souffrances qu'il est donné à l'homme de supporter. Il avait vu l'armée s'engloutir dans le précipice de Sedan. Il avait assisté à la facile victoire de la révolution; et, le désespoir dans l'âme, il fallait chaque jour combattre l'ennemi.

Le regard baissé vers la terre, l'officier marchait en longeant la rue Basse-du-Rempart. Il vit une femme âgée, pauvrement vêtue, étendre un tapis usé sur la neige qui couvrait le sol. Puis cette femme prit, dans le panier qu'elle avait apporté, une certaine quantité de gros gants fourrés, les uns en laine épaisse, les autres en fourrures grossières. La marchandise une fois étalée, la femme s'assit sur le coin du tapis, on étendant ses doigts crispés sur une chaufférette.

Au même instant, deux jeunes gardes mobiles s'arrêtèrent pour contempler les gants (nous disons contempler et non regarder). En effet les pauvres enfants étaient comme fascinés, le corps en avant, les yeux fixes, les mains sur leurs genoux. Ils n'avaient pas vingt ans et venaient de quitter leurs villages de Bretagne pour défendre Paris. Leur aspect n'avait rien de guerrier, surtout en cette froide journée. Leurs yeux larmoyants, leurs lèvres tremblantes, leurs oreilles rougies, rappelaient les enfants sortant de l'école et courant au logis au plus fort de l'hiver. Ils n'étaient convertis que d'une sorte de tunique mince, étroite, usée, peu de mise en la saison. Leur tête était couronnée d'un képi déformé, sur lequel brillait un petit ornement d'étain qui rappelait la fleur de lis. On se souvient que les enfants de Bretagne portaient tous au front la symbolique hermine.

— Achetez! achetez de bons gants chauds, mes chers messieurs! dit la marchande.

L'un des mobiles murmura:

— Nous n'avons pas d'argent.

On voyait leurs mains trembler de froid. Ces mains, armées pour la défense de la capitale, n'auraient pu, dans ce moment, soutenir un brin de paille.

Ils avaient des foyers, de bons feux sous le toit de la chaumière, des parents, des amis là-bas, du côté de la mer, et ils tremblaient de froid au milieu de Paris. Nul passant ne s'arrêtait à leur vue.

— Il gèlera dur la nuit prochaine, aux avant-postes, dit l'un d'eux, et nous ne pourrions pas allumer les feux.

L'officier s'était arrêté derrière les deux soldats, qui ne le voyaient pas. Appuyant les mains sur leurs épaules, il leur dit:

— Allons, camarades, prenez des gants, c'est moi qui régale. Deux paires chacun, si le cœur vous en dit.

Surpris d'abord, les deux jeunes gens semblèrent indécis.

L'officier mit en repos leur dignité militaire en ajoutant:

— Je suis des vôtres, soldat comme vous; entre camarades, on ne refuse pas.

Le choix fut long; la laine était douce à la peau, mais la toison du lapin n'était pas à dédaigner. Enfin, chacun des petits soldats eut ses gants. Jamais femme du monde n'a souri à ses diamants avec plus d'amour que les pauvres enfants à ces gants fourrés. Ils étaient heureux, si heureux, que le plus petit, ne sachant comment exprimer leur reconnaissance,

dit à voix basse, on s'approchant de l'officier: “ Dieu vous le rende!”

II. — BATAILLE DE CHAMPIGNY.

Ils se séparèrent: les mobiles pour aller reprendre leurs fusils, l'officier pour aller visiter, une dernière fois peut-être, un ami mortellement blessé.

Le lendemain 28 novembre, dans la soirée, la presque île de Genouvilliers se garnissait de troupes. Il en venait de tous côtés, une sortie formidable se préparait. De nombreuses batteries de mortiers, de fusées et d'artillerie à proximité des ponts d'Argentouil et de Bezons, jetaient le trouble dans les positions de l'ennemi. Il était six heures, et de vastes inondies éclairaient l'horizon. Le froid devenait de plus en plus vigoureux. Enfin, la bataille de Champigny s'engagea. Le brave général Ducrot est plus brillant que jamais. Par ses paroles et son exemple, il entraîne les soldats et porte le trouble dans les rangs ennemis.

Un bataillon des mobiles bretons arrive au pas de course, pour soutenir le 42^e régiment de ligne décimé par les obus.

Devant le régiment, mis en lambeaux, un officier à cheval rétablit l'ordre et prend ses dispositions pour une nouvelle attaque. Il court au-devant des Bretons et les salue d'un signe de l'épée. Dans les rangs, deux cris à peine étouffés s'élèvent en même temps. Ce sont les deux petits soldats qui reconnaissent l'officier rencontré sur le boulevard. Cette fois, son grade est visible, et la décoration de commandeur brille sur sa poitrine.

— C'est un colonel, dit le petit Yves.

— Mieux que ça, répond Gourhaël, il est général.

— Mieux que ça encore, ajoutent-ils en même temps, il est bon!

Vous connaissez sans doute cette terrible journée. Le soir, la plaine était couverte de morts. Les blessés ne résistaient pas longtemps au froid. Beaucoup d'hommes moururent gelés pendant cette cruelle nuit du 1^{er} décembre.

Lorsque les troupes françaises allaient reprendre leurs positions, les deux jeunes Bretons cherchèrent des yeux l'officier qui les commandait. Ils l'avaient perdu de vue au milieu du tumulte de la bataille; Gourhaël l'avait vu disparaître dans un nuage épais de fumée. Inquiets, les petits soldats s'informèrent du sort de leur officier, auprès d'un sergent de la ligne:

— Il est tombé frappé par un éclat d'obus, répondit le sous-officier.

(à continuer.)

Toute lettre d'abonnement, correspondance, etc., doit être adressée à M. E. Verret, Petit Séminaire de Québec, agent général de l'Abcille.

Agents: à la petite salle, M. P. Ruel; chez les externes, MM. E. Lamontagne et S. Jolicœur; à Nicolet, M. F. Cormier; à Ste. Thérèse, M. T. Lord; à Rimouski, M. A. Gagnon.